

EXTRAIT

The Art of Cooking and Serving

L'été de mes onze ans, j'ai passé beaucoup de temps à tricoter. Penchée dans une position fort malcommode sur les pelotes de laine, les aiguilles d'acier et mon tricot de plus en plus long, je tricotais obstinément, silencieusement. J'avais appris à tricoter bien trop tôt pour maîtriser l'art d'enrouler le fil autour de mon index – il n'était pas assez grand –, de sorte qu'il fallait que je pique mon aiguille de droite dans mon ouvrage, que je la maintienne en place à l'aide de deux de mes doigts de la main gauche, puis que je soulève la main droite afin de faire une boucle autour de la pointe de l'aiguille. J'avais vu des femmes tricoter et parler en même temps, sans pratiquement baisser les yeux, mais, moi, ça m'était impossible. Mon style exigeait une concentration totale, me causait des douleurs dans les bras et m'irritait énormément.

Ce que je tricotais, c'était une layette. La layette était le jeu de vêtements dont on était censé habiller un nouveau-né à sa sortie d'hôpital pour qu'il ait bien chaud en rentrant à la maison. Il fallait au moins deux moufles, deux petits chaussons, un collant, une veste et un bonnet auxquels on pouvait ajouter, si on en avait la patience, une couverture tricotée ainsi que ce qu'on appelait une couche-culotte. Ladite couche-culotte s'apparentait à un short aux jambes en forme de citrouille, dans le genre de ceux qu'on voit sur les tableaux de Sir Francis Drake. Couches en tissu et culottes en caoutchouc avaient tendance à fuir : d'où les couches-culottes en laine. Mais je n'avais pas l'intention d'en tricoter une. Je n'avais pas encore eu l'occasion de visualiser les fontaines, les ruisseaux, les rivières de pipi qu'un nourrisson peut produire.

La couverture me tentait – il y en avait une avec des lapins que je mourais d'envie de réaliser –, mais je savais qu'il fallait que je m'impose des limites, parce que je n'avais pas l'éternité devant moi. Si je lambinais, le bébé était capable de débarquer avant que j'aie terminé et d'avoir à mettre des vêtements mal assortis récupérés à droite à gauche. J'avais commencé par le collant et les moufles, a priori relativement simples – un rang de mailles endroit alternant avec un rang de mailles envers et juste quelques côtes entre. Comme ça, je pouvais m'entraîner pour la veste, qui était plus compliquée. Je gardais le bonnet pour la fin : ce serait mon chef-d'œuvre. Il devait s'orner de rubans de satin à nouer sous le menton – les risques de strangulation afférents n'avaient pas encore été pris en considération – et d'énormes rosettes en ruban qui feraient comme deux minichoux de part et d'autres du visage du poupon. Les bébés disposant d'une layette, je le savais grâce aux photos du catalogue de modèles Beehive, étaient censés ressembler à des confiseries – nettes, adorables, exquises petites choses aux allures de pâtisseries rehaussées de glaçages pastel.

La couleur que j'avais choisie était le blanc. C'était la couleur orthodoxe, même si certains des modèles Beehive étaient proposés en un vert pâle spécial elfes ou en jaune pratique. Mais le blanc était préférable : quand on saurait s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille, je pourrais ajouter les rubans, bleus ou roses. J'avais une image de ce que donnerait l'ensemble une fois achevé : parfait, splendide, admirable, un témoignage de ma bonne volonté et de ma gentillesse. Je n'avais pas encore compris que ce pouvait également être un substitut à ces bons sentiments.

Je tricotais cette layette parce que ma mère attendait un bébé. J'évitais le terme enceinte, comme les autres : enceinte était un mot brutal, pansu, pendouillant, qui, de par son poids, se rappelait à vous, alors que le verbe attendre suggérait un chien aux oreilles dressées, vigilant et guettant avec une impatience joyeuse des pas de plus en plus proches. Ma mère était vieille pour un tel événement : j'étais arrivée à cette déduction en surprenant ses conversations avec ses amies en ville, en remarquant les rides soucieuses sur le front desdites amies, leurs lèvres pincées, leurs brefs hochements de tête, leurs « Oh, là là » et en entendant ma mère déclarer qu'elle n'aurait qu'à s'en débrouiller au mieux. J'avais déduit qu'il y avait peut-être un hic avec le bébé à cause de l'âge de ma mère ; mais à quel point au juste en était-ce un ? J'écoutais autant qu'il m'était possible, mais ne parvenais pas à comprendre, et il n'y avait autour de moi personne que je puisse consulter. Est-ce qu'il n'aurait pas de mains, est-ce qu'il aurait une petite tête riquiqui, est-ce que ce serait un crétin ? Crétin était une injure, à l'école. Je ne savais pas trop ce que ça voulait dire, mais il y avait des enfants qu'il ne fallait pas dévisager dans la rue, parce que ce n'était pas leur faute, ils étaient nés comme ça et c'est tout.

J'avais appris en mai, de la bouche de mon père, que ma mère attendait un enfant. Ça m'avait beaucoup inquiétée, en partie parce qu'il m'avait également dit que, tant que mon petit frère ou ma petite sœur ne serait pas arrivé à bon port, ma mère serait en danger. Quelque chose de terrible la menaçait – quelque chose qui risquait de la rendre très malade – et la menacerait encore plus si je ne me montrais pas très attentive. Mon père n'avait pas précisé de quoi il s'agissait, mais son sérieux et son laconisme dénotaient la gravité de la situation.

Ma mère – d'après mon père – n'avait pas le droit de balayer, de porter des choses lourdes, des seaux d'eau par exemple, de se baisser beaucoup ni de soulever des objets volumineux. Il allait falloir qu'on prête tous main-forte, déclara mon père, et qu'on assume des corvées supplémentaires. Mon frère aurait la responsabilité de tondre la pelouse, de maintenant jusqu'au mois de juin où on monterait dans le Nord. (Dans le Nord, il n'y avait pas de pelouse. De toute façon, mon frère ne serait pas des nôtres : il partait en camp de garçons pour faire des trucs dans les bois avec des haches.) Quant à moi, il faudrait juste que je me rende globalement plus utile. Plus utile que d'habitude, ajouta-t-il d'un ton qui se voulait encourageant. Lui aussi se rendrait utile, bien entendu. Hélas ! il ne pourrait pas être toujours présent. Il aurait d'autres tâches à accomplir une fois que nous serions au cottage, comme disaient les gens, mais que, nous, nous appelions l'île. (Cottage allait de pair avec glacière, gazogène et ski nautique, autant de choses qui nous manquaient.) Il allait devoir s'absenter, ce qui était regrettable, poursuivit-il. Néanmoins, il ne serait pas parti très longtemps, et il était certain que je saurais me montrer à la hauteur.

Personnellement, je n'en étais pas si sûre. Depuis toujours, il me considérait comme plus dégourdie, plus grande, plus mûre et plus audacieuse que je ne l'étais en réalité. Ce qu'il prenait à tort pour du sang-froid et de la compétence n'était en fait que de la peur : voilà pourquoi je l'avais dévisagé sans rien dire en hochant la tête. Le danger qui se profilait était si flou et par conséquent si considérable... Comment pouvais-je seulement m'y préparer ? Au fond de moi, mon tricot était un succédané d'amulette dans le genre de ces cottes de maille à base d'orties que les princesses condamnées au silence étaient censées réaliser afin que leurs frères-cygnés réintègrent leur condition d'être humain. Si seulement je parvenais à terminer la layette en entier, le bébé destiné à la porter serait alors magiquement appelé à venir au monde et donc à sortir de ma mère. Une fois dehors, où j'aurais la possibilité de le voir – une fois qu'il aurait un visage –, il serait possible de s'occuper de lui. Sous sa forme actuelle, cette affaire représentait une menace.

Je tricotais donc avec une concentration tenace. Je terminai les moufles avant notre départ pour le Nord ; à part un point sauté ici et là, elles étaient à peu près parfaites. Après notre arrivée sur l'île, j'expédiai le collant – on pouvait toujours allonger la jambe la plus courte.

Dans la foulée, je m'attaquai à la veste, laquelle devait compter plusieurs bandes au point de riz – défi que j'étais néanmoins bien décidée à relever.

Pendant ce temps, ma mère était hors jeu. Au début de mon marathon aux aiguilles, elle s'était lancée dans la confection des chaussons. Elle savait tricoter, l'avait fait par le passé : le catalogue de modèles que j'utilisais lui avait appartenu dans le passé. Elle était capable de tourner le talon, technique que je ne maîtrisais pas encore pleinement. Cependant, en dépit de sa supériorité technique, elle se laissait aller : tout ce qu'elle avait fait pour l'instant, c'était un demi-chausson. Négligeant son tricot, elle se prélassait dans une chaise longue, les pieds sur une bûche, en lisant des romans historiques sentimentaux avec cavalcades, empoisonnements et duels – je le savais, je les avais lus – ou sinon en somnolant, la tête mollement appuyée sur un oreiller, le visage blême et moite, les cheveux humides, raides et ternes, le ventre saillant à un point qui me faisait frémir, comme quand quelqu'un s'était coupé le doigt. Elle portait désormais un vieux tablier qu'elle avait rangé dans une malle, il y a longtemps ; je m'en étais servi, avec un sac à main, pour me déguiser en grosse dondon à l'occasion d'une fête d'Halloween. Dedans, elle avait l'air d'une pauvre.

Ça me collait la frousse de la voir dormir dans la journée. Ça ne lui ressemblait pas. Normalement, elle était du genre à partir en balade d'un pas vif et résolu, à tourner sur la patinoire à une vitesse impressionnante, l'hiver, à nager en bougeant puissamment les jambes ou à faire glinguer la vaisselle – elle disait glinguer. Elle savait toujours comment réagir en cas d'urgence, elle était méthodique et pleine d'entrain, elle dirigeait la maison. Désormais, on aurait cru qu'elle avait abdiqué.